Document generated on 07/19/2025 6:24 a.m.

Recherches sociographiques

Stratégies migratoires et pratiques communautaires : les Italiens du Frioul

Mauro Peressini

Volume 25, Number 3, 1984

Immigrants

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056114ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056114ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Peressini, M. (1984). Stratégies migratoires et pratiques communautaires : les Italiens du Frioul. *Recherches sociographiques*, *25*(3), 367–391. https://doi.org/10.7202/056114ar

Article abstract

L'article traite du processus migratoire des Frioulans arrivés au Québec dans le second après-guerre. Les pratiques migratoires sont abordées sous l'angle d'une stratégie de vie globale et en relation avec les conditions socio-économiques prévalant dans la région d'origine. De 1946 à 1965, l'instabilité socio-économique, provoquée par un important flux migratoire, resserre les liens communautaires du groupe frioulan de Montréal. Après cette date, une stratégie à caractère familial, renforcée du conflit des générations, entraîne un net désengagement social. La recherche utilise un corpus de vingt et un récits de vie, analysés en parallèle avec des données statistiques sur le Frioul et l'immigration italienne au Québec.

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

STRATÉGIES MIGRATOIRES ET PRATIQUES COMMUNAUTAIRES : LES ITALIENS DU FRIOUL *

L'article traite du processus migratoire des Frioulans arrivés au Québec dans le second après-guerre. Les pratiques migratoires sont abordées sous l'angle d'une stratégie de vie globale et en relation avec les conditions socio-économiques prévalant dans la région d'origine. De 1946 à 1965, l'instabilité socio-économique, provoquée par un important flux migratoire, resserre les liens communautaires du groupe frioulan de Montréal. Après cette date, une stratégie à caractère familial, renforcée du conflit des générations, entraîne un net désengagement social. La recherche utilise un corpus de vingt et un récits de vie, analysés en parallèle avec des données statistiques sur le Frioul et l'immigration italienne au Québec.

Le travail dont je présente ici les principaux résultats se voulait exploratoire. J'avais en tête, cependant, un certain nombre de conceptions et d'hypothèses héritées surtout de travaux nord-américains relevant du courant historiographique de la « nouvelle histoire », et intéressés par l'immigration italienne en Amérique.[1] En fait, ma préoccupation première consistait à chercher une explication de l'émigration qui serait autre chose que les facteurs économiques de type *push-pull*, localisés en Italie, au Frioul et au Canada. Il me semblait plus important, d'un point de vue heuristique, d'expliquer la prise de décision d'émigrer en retraçant, à l'intérieur même de l'expérience de l'émigrant, les

* Recherche réalisée dans le cadre d'une maîtrise au Département d'anthropologie de l'Université de Montréal. (PERESSINI, 1983.) Le choix du Frioul fut évidemment motivé par ma situation personnelle de fils d'émigrants frioulans. Mais aussi, par le fait que cette région a produit l'un des plus forts contingents d'émigrants italiens : elle se situe au cinquième rang des régions italiennes pour le nombre d'expatriés de 1876 à 1976. La communauté frioulane est aussi une composante relativement importante de l'immigration italienne à Montréal : on évalue ses membres à environ 8 000.

1. Les auteurs et les ouvrages dont s'est inspirée ma recherche sont : BARTON (1975), HARNEY (1975, 1976), RAMIREZ (1981, 1982, 1984), RAMIREZ et DEL BALSO (1980), BRIGGS (1972), YANS-MCLAUGHLIN (1977) et STURINO (1978).

éléments constitutifs d'une stratégie globale. Pour ce faire, j'ai réalisé vingt et un récits de vie, chacun représentant en moyenne trois heures d'entretien, auprès d'immigrants partis du Frioul et arrivés à l'âge adulte au Québec dans le second après-guerre.[2] J'utilisai, de façon souple, la grille élaborée par HARNEY (1976) et qui comportait des points de discussion sur le milieu d'origine, la décision d'émigrer et l'établissement en Amérique. Il n'était pas question de recueillir des récits de vie à la façon dont on recueille des réponses à un questionnaire fermé ; lorsque certains thèmes se présentaient de façon particulièrement intéressante dans le récit de l'immigrant, je laissais celui-ci les développer à sa guise. Cela me permettait parfois d'explorer certaines expériences de vie dont je n'avais pas soupçonné l'existence et qui enrichissaient l'analyse du phénomène migratoire frioulan. Et c'est là, à mon avis, l'un des principaux avantages de l'approche biographique.[3] L'analyse fut conduite à mesure que se réalisaient les entrevues. Ne disposant pas des fonds nécessaires pour effectuer la transcription complète des récits recueillis, je décidai de les décoder en repérant les informations qui y étaient contenues et en les regroupant par thème. De ce travail ont émergé, d'une part, des informations générales fournies par le narrateur et concernant non seulement sa propre expérience mais aussi l'expérience d'amis, de parents, etc. et, d'autre part, des représentations et des pratiques concrètes liées à l'expérience personnelle du narrateur. Cette analyse des récits de vie s'est faite en parallèle avec un dépouillement de la bibliographie et des données statistiques portant sur le Frioul et sur l'immigration italienne au Canada et au Québec. Nourrie de ce va-et-vient entre ces deux sources d'informations, la recherche fut en constante évolution du début à la fin.[4]

---

2. Sauf un informateur arrivé à neuf ans et une informatrice, à quinze ans.

Administrativement parlant, la région désignée par le terme Frioul est composée de trois provinces : Udine, Pordenone et Gorizia. Cette région fut cependant rattachée à la province de Trieste pour former la région autonome Frioul-Vénétie-Julienne en 1963. La région qui nous intéresse se trouve donc bornée au nord par la frontière italo-autrichienne et, à l'est, par la frontière italo-yougoslave ainsi que par une courte frontière la séparant de la province italienne de Trieste. Au sud, le Frioul a une courte façade maritime sur l'Adriatique. À l'ouest, il est borné par la Vénétie.

3. Pour une description de l'utilisation des récits de vie qui se rapproche de ma façon de procéder, voir : BERTAUX, 1980. La littérature sur cette méthode devient de plus en plus abondante. Je réfère cependant le lecteur aux ouvrages suivants, qui illustrent la diversité des utilisations de l'approche biographique, qui, somme toute, n'est pas encore parfaitement apprivoisée : BERTAUX (1977, 1981), BERTAUX et BERTAUX-WIAME (1981), BERTAUX-WIAME (1981), FERRAROTTI (1979, 1980, 1983), GAGNON (1980, 1981), PINEAU (1980), THOMPSON (1979, 1980), CATANI (1981).

4. Remarquons comment le travail issu de cette recherche se lit précisément comme la narration de l'évolution de l'analyse. On passe d'une découverte à l'autre, d'une explication à l'autre. Par ailleurs, une de mes principales angoisses au cours de la réalisation de ce travail fut de ne pas savoir, pendant un long moment, où cela allait m'entraîner.

I. L'ÉMIGRATION

A) *La décision d'émigrer*

Ma principale préoccupation consistant à dégager une stratégie de vie globale dans laquelle s'inscrivaient les pratiques migratoires, le point de départ de l'analyse fut cette partie des récits de vie qui concernait la prise de décision d'émigrer. Il apparut très vite, à ce sujet, qu'il fallait relativiser la notion de misère en la replaçant dans le contexte socio-économique en question. La décision d'émigrer apparaissait moins comme le résultat d'une fuite de la misère, considérée comme un seuil absolu au-delà duquel on ne pouvait plus vivre, que d'un jugement négatif sur les conditions d'existence au Frioul, comparativement aux possibilités offertes à l'étranger.

> « Moi, je ne voulais jamais quitter ma patrie. Moi, j'étais un patriote, je voulais rester en Italie. Mon père, qui avait connu l'émigration et qui avait déjà fait le tour du monde [...] — il avait émigré en 1925, 1926, 1927, 1928, 1929, 1930, en Tchécoslovaquie, en Allemagne, en France, en Autriche, en Argentine, en Afrique, partout — alors il m'a dit : "Mon fils, l'Italie ce n'est pas une terre pour toi, elle ne va jamais te donner des opportunités comme tu pourras en avoir ailleurs." » (M.)[5]

Ces « opportunités » renvoient aux critères sur lesquels se fondait le jugement négatif sur les conditions d'existence au Frioul. Ce jugement apparaît comme double : d'abord, contrairement à la génération des parents, il n'était pas question que l'émigration ait comme but l'acquisition des revenus nécessaires à l'achat de terres ou à l'agrandissement des propriétés agricoles. Ce qui ressort clairement des entrevues, au contraire, c'est qu'une partie du jugement négatif concernait les conditions de vie liées à l'agriculture, comparativement aux possibilités offertes par le travail non agricole. Pour la génération qui nous concerne, apprendre un métier devenait la règle.

> « En ce temps-là, mes frères — un né en 1915, l'autre en 1908 — ont pris un métier parce que c'était la tradition d'aller apprendre un métier comme celui de maçon [...]. À cette époque, les jeunes, le père voulait leur faire apprendre un métier : peintre, maçon, mécanicien, menuisier, selon ce qu'ils aimaient. »
>
> *On ne pensait pas à s'établir sur les terres* ?
>
> « Non, non. Parce que j'ai connu même des gens qui étaient propriétaires de terres et qui venaient avec moi, à l'école de dessin, le soir, et apprenaient un métier. » (P.)

---

5. Chaque informateur est identifié par une lettre, telle qu'utilisée dans mon mémoire de maîtrise. Une lettre sans spécification réfère à un informateur masculin ; les conjoints portent la même lettre.

Parmi les 21 entrevues de la recherche initiale, 8 furent réalisées en français, 11 en italien et 2 dans les deux langues. Pour celles utilisées ici, les entrevues en français sont celles de H., J., M. et O., tandis que l'entrevue de Madame D. s'est faite dans les deux langues. Il est à noter que, bien que majoritairement orienté vers l'anglais, surtout pour la langue d'études des enfants, le groupe frioulan est l'un des groupes régionaux italiens utilisant le plus fréquemment le français.

Le jugement négatif portait aussi sur les conditions offertes par le travail extra-agricole au Frioul et en Italie comparativement à l'étranger — l'Amérique, mais aussi les pays d'Europe (Suisse, France, Allemagne, etc.), vers lesquels se dirige une forte émigration saisonnière ou temporaire. De plus, le manque de travail n'apparaissait jamais comme une cause décisive ; ce qui l'était, c'était la question des salaires et son prérequis : la stabilité de l'emploi. Ainsi en est-il de cet immigrant, parti déçu par le Frioul parce qu'il n'y voyait pas d'avenir pour un jeune :

> « Moi, je n'avais aucune intention d'émigrer ici. La difficulté ce n'était pas de travailler ; je travaillais, mais je gagnais très peu d'argent. À vingt ans, je ne voyais pas beaucoup d'avenir. C'est pour cela qu'un beau jour, j'étais sur le train pour aller au travail et, en lisant le journal, j'ai vu un article qui demandait des gens spécialisés pour le Canada. Alors j'ai décidé, comme ça. » (H.)

La question salariale allait même jusqu'à diriger une stratégie d'émigrations successives.

> « Après trois ans en France, j'ai trouvé du travail qui payait davantage en Suisse. Alors on a laissé la France et on est parti en Suisse [...]. Mais, là-bas, on a changé de métier ; au lieu de poser de la céramique, on posait de la tuile parce qu'on avait remarqué que ça payait davantage. » (G.)

Outre la question du salaire et de l'emploi, les familles émigrantes rencontrées manifestaient aussi une aspiration à un nouveau mode de vie et à l'accession à divers produits de consommation.

> « On se demandait : "Qui sait comment ça sera ?" On avait reçu des photographies de ma sœur et de son mari [tous les deux déjà au Canada]. On voyait leur petit appartement, la fournaise électrique, le réfrigérateur, la télévision. Alors, déjà, on rêvait. » (Madame A.)

> « Quand on est arrivé dans la famille où on est allé dormir le soir, lui [l'homme de la maison], il était simple manœuvre, un homme à tout faire, il n'avait pas de métier. Et quand on est arrivé là, en effet, il y avait la télévision [...]. Moi, je me disais : Ça fait deux ans qu'ils sont ici et ils ont déjà la machine à laver, la télévision et tout ; ça va nous arriver à nous aussi. » (Madame D.)

Par ailleurs, l'émigration au Canada ne différait pas, au départ, des stratégies d'émigration temporaire expérimentées par la plupart des Frioulans dans les pays d'Europe : elle consistait presque invariablement à partir pour le Canada pour cinq, six ou sept ans, à y accumuler le plus d'argent possible et retourner s'établir au Frioul. Ce qui est significatif, c'est que ce retour ne se fit pratiquement jamais.[6]

> *Pourquoi avez-vous décidé de demeurer au Canada* ?
>
> « On a gagné trop d'argent ! [rires] »

6. Tous nos informateurs ont abandonné l'idée d'un retour après une dizaine d'années de vie au Québec. Il semble que ce soit la même chose pour la grande majorité des Frioulans, sauf de rares cas dont nous avons entendu parler au cours des entrevues.

Avez-vous effectué des voyages en Italie?

« J'ai fait un voyage en 1962 une première fois pour voir les gens. On m'avait dit qu'il y avait du travail avec le *boom* économique. Mes amis me disaient: "Viens ici, t'auras pas de misère à travailler." Mais, moi, j'ai constaté en 1962 et même à mon deuxième voyage en 1973, que je vivais mieux au Canada. J'avais une sécurité d'emploi ici que je n'aurais pas eue là-bas. On n'est pas riche mais il ne nous manque rien. Si on veut acheter quelque chose, on peut l'acheter. On peut bien manger, boire. On n'est pas dans le luxe mais on a une auto, on se déplace quand on veut. Moi, j'aime la pêche, lui [son frère] aime la chasse. On peut pratiquer ces sports quand on veut. On passe une vie plus agréable. Si je retournerais en Italie, je sais ce qui m'arriverait: je me retrouverais tous les soirs au bistrot à jouer aux cartes et à boire avec des amis, comme dans le temps. C'est tout ce que je pourrais faire. J'ai dit à mes amis en 1962 que j'étais mieux au Canada. » (M.)

Les avantages offerts par les conditions de vie au Canada ne constituent qu'une partie de l'explication. Ce que révèlent les entrevues, c'est que la mobilité socio-économique désirée et expérimentée par l'immigrant à Montréal était comparée à celle réalisée par les parents et amis demeurés au Frioul. Or cette région, comme l'Italie en général, connaîtra une période de prospérité économique dans les années 1960, de sorte que la mobilité socio-économique que les émigrants frioulans étaient allés chercher à l'étranger sera considérée comme limitée comparativement à celle des gens du village d'origine.[7] C'est ce que trahit, parmi d'autres, le témoignage suivant où le narrateur reproche aux gens de son village natal d'avoir suivi une trajectoire qu'il avait pourtant lui-même amorcée en huit ans de vie au Québec:

« Vaguement, on pensait retourner. Ça aurait été possible dans les premières années. Cependant, il y a une chose: c'est que, nous, on veut retourner mais, avant de retourner, on veut voir si c'est possible. Moi, j'y suis retourné après huit ans, juste à la veille d'y retourner définitivement. Je voulais voir comment étaient les choses là-bas. On a alors l'illusion que les choses n'ont pas changé. On croit que les gens auront la même mentalité. Mais, en Italie, il y avait eu le *boom* économique et, comme les pays étrangers avaient mis de l'argent, il y avait beaucoup d'industries qui s'étaient ouvertes. Les Italiens ont eu beaucoup de bien-être dans ce temps-là. Maintenant, ils s'en vont à la ruine à cause de cela. Ils n'étaient pas habitués à avoir de l'argent, ils se sont mis à dépenser et, maintenant, ils ne peuvent plus s'arrêter. Alors ma femme et moi, on avait évolué au Canada, et les nostalgies avaient commencé. On est toujours resté attaché à notre village natal. Mais, à cette époque, les choses en Italie avaient beaucoup changé. Le changement était tel qu'après deux jours on n'a même plus pensé à s'installer en Italie. La nature était restée la même, comme l'environnement. Il y avait toujours les mêmes maisons, les mêmes forêts. Mais les gens avaient évolué d'une manière négative. Ils avaient perdu leurs valeurs. Ils ne pensaient qu'à l'argent, aux divertissements, et on ne pouvait même pas parler des souvenirs des temps passés: ils nous disaient qu'on était arriéré, stupide, qu'on n'avait pas évolué. Mais nous, on avait évolué dans notre milieu ambiant, pas dans le leur. Pour eux, le bien-être économique est venu tout d'un coup, sans contrôle. Ils ont perdu les valeurs de la simplicité, du naturel. Il y avait une certaine fraternité dans les villages, tout le monde se connaissait, tout le monde se disait bonjour, il n'y avait pas de désaccord, sauf en de rares occasions. Les gens aimaient à se retrouver ensemble. Le dimanche, on se retrouvait tous au bistrot. Après, tout a changé: un tel avait une

7. GRIBAUDI (1982) avait relevé ce même phénomène qu'il désignait par la notion de « mobilité relative ».

motocyclette, un tel avait sa voiture, deux voitures. Chacun allait à ses affaires. Il ne se retournait même plus pour dire bonjour. Mais ça se comprend, car lorsqu'on va à pied, on peut saluer une personne, tandis que lorsqu'on est en voiture, on ne peut pas : si on klaxonne, peut-être que la personne va prendre peur plutôt. Ce que je veux dire, c'est que le changement a été nocif à la personne. Ils sont tous pareils maintenant, sauf quelques vieux qui sont restés avec les mêmes valeurs. » (B.)

B) *Le milieu d'origine*

L'analyse de la décision d'émigrer me permettait de replacer l'émigration à l'intérieur d'une stratégie de mobilité socio-économique plus globale. Il me paraissait clair, désormais, que chercher les conditions de production de l'émigration revenait à rechercher, dans le Frioul de l'après-guerre, les conditions de production de cette aspiration à la mobilité socio-économique. Je savais déjà qu'à l'instar de la plupart des pays européens, le Frioul avait connu depuis le début du siècle une baisse constante de sa population engagée dans les activités agricoles et que cette tendance s'était accentuée après 1945, alors que l'industrie et le tertiaire voyaient leur population active augmenter et dépasser celle engagée en agriculture.[8] De plus, j'avais pris connaissance d'une situation quelque peu paradoxale, dans la mesure où cet exode agricole ne s'était pas accompagné d'un exode rural et d'une urbanisation de la population. Non seulement la population du Frioul, entre 1951 et 1961, demeurait majoritairement rurale et pratiquement dans les mêmes proportions d'un recensement à l'autre,[9] mais en outre la population croissante engagée dans les activités non agricoles ne quittait pas les campagnes, restant majoritairement rurale.[10] La première explication qui me venait alors était d'attribuer ce phénomène à l'émigration massive du Frioul, qui exportait la main-d'œuvre industrielle ailleurs que dans les villes frioulanes. Mais les récits de vie indiquent que ce n'est là qu'une partie de la réponse.

Si les entrevues nous révèlent que les Frioulans interviewés venaient de petits villages ruraux compris dans des communes de moins de dix mille habitants,[11] si elles nous révèlent aussi que l'image dominante du monde

8. 1951 : agriculture : 39.7% de la population active ; industrie : 38.2% ; tertiaire : 22.1%. 1961 : agriculture : 22.8% ; industrie : 47.2% ; tertiaire : 30.0%. (PROST, 1973 : 71.) Je ne peux, dans l'espace qui m'est réservé ici, reprendre en détail les tableaux et les chiffres de ma recherche. J'en indiquerai les principaux.

9. 1951 : communes de moins de 10 000 habitants : 94.7% des communes et 75.7% de la population ; 1961 : communes de moins de 10 000 habitants : 95.7% des communes et 75.4% de la population. (MATTIONI, 1964 : 55.)

10. 1951 : 64.4% de la population engagée dans des activités extra-agricoles réside dans des zones rurales. 1961 : 62.2%. (SARACENO, 1981 : 30, 56.)

11. On a vu que les données statistiques confirment cette image pour l'ensemble de la population frioulane. Cette image est aussi exacte pour ce qui est de la population résidant dans la

agricole de ces villages était celle du petit propriétaire, parfois locataire et cultivateur direct dont la production était presque entièrement destinée à la consommation familiale,[12] elles nous informent aussi de façon très instructive sur la division des tâches au sein des familles et sur la complémentarité entre l'agriculture et l'industrie. L'unité résidentielle de la famille frioulane, composée du père, de la mère, des fils et des filles, et parfois des grands-parents de l'un des conjoints, constituait ses revenus de la mise en commun des revenus ou de la production individuels. Le travail de la terre était effectué, la plupart du temps, par la mère aidée des plus jeunes et, lorsqu'il n'émigrait pas, par le père. Par ailleurs, celui-ci et souvent les aînés occupaient un emploi extra-agricole, accompagné ou non d'émigration temporaire vers les pays d'Europe, dont les revenus allaient à la famille.

> « Mon père a toujours travaillé la terre depuis qu'il était revenu. Tout ce qu'il possédait, il l'avait acquis par l'émigration [...]. Mon grand frère a aussi toujours travaillé la terre. [...] Moi, à seize ans, j'ai commencé à travailler pour apprendre un métier dans la construction. J'ai travaillé jusqu'à vingt ans. Naturellement, on travaillait aussi à la maison selon le temps qu'on avait. On se levait à quatre heures le matin pour aller couper le foin et, vers sept heures ou sept heures et demi, on partait travailler dans la construction. Le soir parfois, on recommençait à travailler dans les champs. » (B.)

> « Grand-père s'occupait du bois. Ma mère était toujours dehors pour le foin, car nous, on était jeunes et il y avait les foins à faire. Elle aidait mon grand-père pour le bois et il y avait les champs à travailler [...]. Il y avait les vaches. Elle devait se lever à cinq heures pour les traire, les nettoyer et leur donner à manger. Ma grand-mère s'occupait des enfants, un peu de la maison et du jardin en allant ramasser les légumes. Et puis, elle nous gardait, car ma mère était toujours dehors [...]. Au fur et à mesure qu'on terminait l'école, s'ils n'avaient pas assez de terres, ils allaient prendre d'autres terres [chez un autre paysan] pour faucher le foin, ils rajoutaient une vache de façon à nous donner du travail un peu. Et l'hiver, c'était coudre, tricoter, car si une fille ne savait pas repriser une chaussette, elle n'était bonne à rien [...]. Les garçons, c'était différent. Mon frère a commencé à travailler à quatorze ans. L'aîné est allé travailler à seize ans dans une pelleterie à Udine. Le plus jeune, il [son père] l'a amené en France, avec lui, à l'âge de seize ans. Mais à quatorze ans, il travaillait dans une fabrique où on faisait des instruments de chirurgie. » (Madame D.)

Le manque de travail était relatif. Les interviewés font état de la présence d'une multitude de petites entreprises : entreprises de construction de toutes sortes, entreprises textiles, menuiseries, ateliers d'électromécanique, etc. Un examen de la documentation sur le sujet me permit d'avoir une idée plus nette de l'industrie frioulane. Ce secteur était caractérisé par une grande décentralisation, une forte proportion des établissements étant situés dans les zones

---

région métropolitaine auprès de laquelle l'association frioulane de Montréal a mené une enquête téléphonique. De cette enquête, on apprend que 89.7% des 86 communes d'origine recensées avaient une population inférieure à 10 000 et regroupaient 69.8% des 627 Frioulans interrogés. (MESTRONI *et al.*, 1982 : 3.)

12. Ce que nous confirment encore une fois, à l'échelle régionale, les informations statistiques : 95.1% de toutes les propriétés frioulanes recensées avaient moins de 5 hectares et 91.5% des exploitations étaient en culture directe. (GRINOVERO, 1966 : 125, 147.)

rurales. (PROST, 1973 : 235 ; PARMEGGIANI, 1966 : 140.) J'apprenais par ailleurs que les branches les plus importantes, quant à la main-d'œuvre employée (construction, mécanique, bois et ameublement, vêtement) en 1951 et en 1961,[13] étaient aussi celles où les établissements étaient les plus petits et dont le caractère artisanal, qui progressait de 1951 à 1961, était le plus marqué. (PROST, 1973 : 235 ; SARAGENO, 1981 : 24.)

Les récits de vie me furent utiles pour comprendre l'importance de ces entreprises artisanales, en régions rurales, dans l'amorce d'une mobilité socio-économique. Ce qui est frappant, c'est la facilité avec laquelle les Frioulans interrogés avaient pu apprendre un métier. Souvent, c'était dans les établissements eux-mêmes que se faisait l'apprentissage.

> « C'était au village. C'était des fabriques de meubles. On partait au travail à sept heures le matin et on commençait par y apprendre le métier. On faisait tous les travaux : couper le bois, sabler, aider à coller les pièces, etc. Puis, on avançait, on faisait des portes, des fenêtres et ainsi de suite. » (A.)

Dans d'autres cas, l'apprentissage d'un métier se réalisait par alternance entre le travail et une école :

> « Après la guerre, un an après, j'allais à l'école apprendre le métier de mécanicien. »
>
> *Y avait-il une école près d'où vous habitiez ?*
>
> « Oui, à trois kilomètres de notre village et à six kilomètres de Palmanova. C'était du dessin en mécanique. Je devais y aller le soir ou les fins de semaine. Pendant la semaine, j'allais travailler. À l'époque, on n'apprenait pas le métier comme aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est la théorie et la pratique après. En ce temps-là, c'était ensemble, ni plus ni moins. La semaine, je travaillais et les fins de semaine, j'allais à l'école. J'ai fait ça pendant... cinq ans, de 1945 à 1950. » (M.)

J'en arrivai donc à comprendre que le monde rural frioulan ne fonctionnait pas en vase clos, qu'il y avait déjà là une mobilité socio-économique et géographique importante, favorisée par l'articulation de l'agriculture et de l'industrie au sein de l'organisation du travail familial. C'est cette articulation qui, d'une part, permettait une amorce de mobilité socio-économique, avec toutes les aspirations à un nouveau mode de vie que cela comporte et qui, d'autre part, frustrait ces mêmes aspirations, compte tenu du bas niveau des salaires et de l'instabilité de l'emploi, attribuables au caractère artisanal de la majorité des établissements.[14]

Restait à examiner le phénomène migratoire frioulan en tant que tel. La documentation me fournissait encore une fois certaines informations globales.

---

13. Ces quatre branches employaient 71.6% et 72.4% de la main-d'œuvre engagée dans l'industrie frioulane en 1951 et 1961 respectivement.

14. En me basant sur Saraceno, je pourrais ajouter, comme motif de frustration à une aspiration à la mobilité socio-économique, le fait que les entreprises frioulanes des années 1950 et 1960 étaient caractérisées par une pyramide occupationnelle aplatie. (SARACENO, 1981 : 25.)

J'y apprenais qu'on retrouvait des Frioulans en Allemagne et en Autriche dès le XVI[e] siècle, mais que l'émigration de cette région ne devint massive et endémique qu'à la fin du XIX[e] siècle, lorsque le Friouli fut intégré à la nouvelle nation italienne, en 1886, et que s'installaient les mécanismes du développement inégal, favorisant le Nord-Ouest industrialisé de la péninsule.[15] De plus, une forte composante de cette émigration était une émigration temporaire ou saisonnière, dirigée vers les pays d'Europe, alors que l'émigration transocéanique, de plus longue durée voire permanente, s'établissait progressivement vers l'Amérique latine (Argentine, Brésil) et ensuite vers les États-Unis, le Canada ne recevant que très peu de Frioulans avant 1945. Après la parenthèse fasciste et la seconde guerre mondiale, l'émigration frioulane reprend massivement[16] et continue à être caractérisée par une émigration temporaire importante vers l'Europe (Suisse, France, Belgique, etc.) et une émigration transocéanique plus permanente vers l'Amérique latine (Argentine, Brésil, Vénézuela), le Canada et l'Australie.[17]

Si ces données permettent d'expliquer le phénomène migratoire frioulan par l'articulation d'une région marginale comme le Friouli (et plusieurs régions méridionales) à l'économie nationale italienne et par la faiblesse de celle-ci à l'intérieur de l'Europe, les entrevues, quant à elles, me permirent de considérer l'émigration non seulement comme la conséquence des forces économiques et politiques en présence, mais aussi comme constituant sa propre cause, d'abord en faisant de ce phénomène une donnée familière dès l'enfance.

> « Où je suis née, on cultivait des pommes de terre, des haricots, du foin. Ça, c'était le travail le plus dur. C'était toutes des femmes qui faisaient ça parce que tous les hommes émigraient. Mon père a commencé à émigrer en Pologne à dix ans, avec mon grand-père. Mon grand-père avait émigré jusqu'au lac Baïkal. Il avait travaillé sur le Transsibérien. Quand j'étais toute petite, il me racontait son voyage. Ils allaient jusqu'à Gemona à pied. De là, il y avait des diligences avec des chevaux jusqu'à Vienne. À Vienne, ils prenaient un mois de voyage. Il me racontait que ses pantalons étaient neufs en partant et lorsqu'il arrivait au lac Baïkal... [...] Mon père a émigré avec mon grand-père en Pologne jusqu'à la guerre de 1914-1918. Après la guerre de 1914, il a toujours émigré en France. Et nous, on vivait en Italie. Donc, tous les travaux de la terre, les vaches, les moutons, c'était des femmes qui les faisaient, même le bois. [...] C'était saisonnier. Ils partaient au début du mois de mars et revenaient avant Noël, chaque année comme ça. »
>
> *Pourquoi allaient-ils si loin* ?

15. De 1876 à 1965, la région frioulane se trouve au premier rang des régions pour ce qui est de son taux migratoire (nombre d'expatriés/population actuelle de la région) qui est de 3.95% entre 1876 et 1900 et de 3.84% entre 1901 et 1915. De 1920 à 1929, le Friouli présente un taux moyen de 2.5%, ce qui le place toujours en tête des régions italiennes. (ROSOLI, 1978 : 378-383.)

16. Le gros du contingent frioulan de l'après-guerre partira entre 1946 et 1965. Le Friouli se place alors au quatrième rang des régions italiennes, avec un taux migratoire de 1.35%, derrière les Abruzzes-Molise (1.87%), la Calabre (1.4%) et la Basilicate (1.38%). (ROSOLI, 1978 : 358.)

17. Voir, pour l'Italie, l'ouvrage classique de SERENI (1980) ; et pour le Friouli : GASPARI (1976).

« Comme on était près de la frontière autrichienne, toute l'émigration avant la première guerre mondiale allait dans les pays de l'Est. Après la guerre, ils ont commencé à aller en France, en Belgique, en Suisse. Mais avant la guerre de 1914 c'était dans les pays de l'Est. Moi, j'entendais parler de la Serbie, de la Croatie, de la Bohème. Ça c'étaient des noms que j'entendais lorsque j'étais toute petite fille. » (Madame D.)

Mais là où l'émigration devint véritablement sa propre cause, ce fut dans le va-et-vient continuel d'informations qui rejoignaient les gens demeurés sur place. Outre les informations officielles fournies par les pays d'immigration comme le Canada et que l'on retrouvait dans les communes de la région, ou encore le recrutement que certaines compagnies italo-canadiennes allaient faire au Frioul même,[18] ce sont surtout les réseaux informels de parents et d'amis qui nourrissaient les flux d'informations qui incitaient ceux restés au village à partir.

« Moi, j'avais été licencié de la compagnie [au Frioul] pour des motifs personnels. Alors, j'ai fait la demande [pour le Canada], étant donné qu'un *paesano* à moi m'avait écrit. Il était arrivé ici six mois auparavant et je savais qu'ici, au Canada, on était bien. J'ai donc fait la demande au Gouvernement. On n'a pas été appelés par des parents. Il m'avait écrit en me disant qu'il y avait la possibilité de trouver un emploi dans son métier, que ça serait difficile un peu au début parce que je ne parlais pas français [...]. De plus, déjà avant moi, il y avait des amis à moi qui étaient venus en 1952-1953 [...]. Alors, à travers les parents de ceux-ci, on avait su que c'était un bon endroit, qu'on pouvait faire de l'argent [...]. Les fils écrivaient à leurs parents. Moi, je connaissais les parents et on avait du plaisir à avoir des nouvelles, surtout lorsqu'on avait l'intention de venir au Canada. Alors on est allé chez les parents, on s'est informé pour savoir comment ils allaient, ce qu'ils faisaient, quelle paye ils touchaient. » (P.)

« J'avais un cousin qui avait émigré au mois d'avril 1954. Moi, j'ai émigré au mois d'août. Alors il m'écrivait qu'il était bien, qu'il gagnait trois fois plus que ce que moi je gagnais en Italie, et ce n'était qu'un manœuvre. Moi, je me disais que si lui avait tout ça, je devais faire un peu mieux. Alors, ça a aidé, définitivement ça a aidé. » (H.)

À d'autres occasions, et de façon plus percutante, les exemples de réussite offerts par des expatriés de retour au pays nourrissaient un mythe de l'Amérique auquel participait le Canada.

« On savait que si on allait à Milan, on n'avait que juste assez pour manger et pour vivre. À l'étranger, au contraire, la France, par exemple, c'était un pays de l'Europe où ça allait bien. Il y avait aussi l'Amérique. L'Amérique c'était la richesse, les grosses voitures... Je me souviens, en 1956, un oncle était venu au village avec une grosse Dodge Imperial, il prenait toute la rue pour passer. Au bistrot, il mesurait le cognac, un mètre de cognac qu'il payait aux gens. Quand tu as quatorze ou quinze ans, ça t'impressionne. » (O.)

Ce sont ces exemples, ces réseaux d'amis et de parents, tous engagés dans une même stratégie de mobilité socio-économique, qui allaient faire de l'émigration un mode de vie courant encouragé par le contexte social du village natal.

« Désormais, c'était une espèce de conséquence normale dans le village. Ça faisait quarante, cinquante ans qu'un tel partait, puis l'autre... Désormais, c'était une mode de

18. La compagnie de marbre et de terrazzo Pizzagalli et l'entrepreneur en construction De Spirit firent ce genre de recrutement sur place.

partir. Si un certain ne partait pas, alors on le considérait presque comme un bon à rien. Oui, c'est absurde de le dire... Il fallait bouger, au moins bouger d'un village à l'autre, tiens, mais quelqu'un qui demeurait sur place, à cette époque-là... » (N.)

II. LES PRATIQUES IMMIGRANTES

L'analyse du matériel fourni par les récits de vie à propos des pratiques migratoires à Montréal me permit de mieux préciser les caractéristiques de la stratégie socio-économique dégagée précédemment et de lier cette stratégie aux transformations que connurent la population et la communauté frioulane dans le second après-guerre. Plus précisément, l'analyse a démontré que l'on peut diviser l'histoire des pratiques de ce groupe en deux étapes relativement distinctes, la première correspondant en gros aux années 1946 à 1965, la deuxième débutant vers le milieu des années 1960 pour se poursuivre jusqu'à aujourd'hui. Cette division chronologique se superpose *grosso modo* à l'allure que prit le flux migratoire frioulan à Montréal. L'enquête réalisée par l'Association frioulane de Montréal montre en effet que le gros des effectifs était arrivé avant 1965, soit 93.8% des immigrants depuis la seconde guerre. De plus, on remarque clairement un ralentissement des arrivées dès le début des années 1960 et la fin presque complète du courant au terme de cette même décennie. (MESTRONI *et al.*, 1982: 7.) Il ne faut donc pas se surprendre de la division chronologique que l'analyse des récits de vie nous propose. L'arrêt du flux migratoire eut pour effet de transformer les caractéristiques démographiques, économiques et sociales de la population et, par conséquent, les pratiques liées au travail, au logement, à la famille et à la communauté.

A) *Une communauté naissante, 1946–1965*

L'arrivée continue de nouveaux venus, dans la période 1946–1965, s'accompagna, au point de vue du travail masculin, d'une relative instabilité. À leur arrivée au Canada, les immigrants connurent des changements rapides de travail dont les causes, bien que variées (travail saisonnier, manque de travail, conditions inacceptables, etc.) trahissaient déjà une recherche de meilleurs salaires et d'emplois stables. De fait, après une période plus ou moins longue (quelques mois, un an tout au plus), s'amorce une succession d'emplois plus stables. La cause des changements qui prime alors sur toute autre considération concerne de plus en plus le salaire. Le témoignage qui suit est en cela caractéristique:

« Quand j'ai changé de métier, quand j'ai quitté la compagnie Donolo comme contremaître pour aller travailler dans le ciment, j'ai fait ça pour des raisons économiques. Parce que Donolo, il me payait à la semaine: j'étais payé $75 par semaine comme contremaître [...] Physiquement, je ne travaillais pas, j'aurais pu aller travailler en cravate mais je n'aimais pas ça. Mais je connaissais des amis frioulans [...] Ils venaient chez nous et ils

me montraient leurs chèques de paye. Ils travaillaient pour Diamond Flooring, dirigé par un Frioulan, mort maintenant. Ils gagnaient $140, $150 clair, par semaine. D'accord, l'ouvrage était dur, un autre genre. Mais, moi, je n'ai jamais eu peur de travailler, j'ai toujours eu le cœur à l'ouvrage. Alors, plutôt que de rester avec les mains dans les poches à regarder travailler les autres et gagner seulement $75, moi, je suis allé faire le finisseur de ciment dans cette compagnie. » (M.)

Cette période fut aussi celle où le travail féminin fut le plus courant. Bien que non souhaité, celui-ci était nécessaire pour faire face aux pressions économiques des premiers temps. Les entrevues montrent d'ailleurs une différence entre le discours et la pratique à ce propos. Celui-là faisait valoir que le rôle de la femme dans l'unité familiale était incompatible avec le travail à l'extérieur du foyer. On insistait aussi, à ce sujet, sur la distinction entre les Frioulans et les Italiens méridionaux, distinction qui renvoie à une différence de la structure familiale ou du moins à une différence de composition de l'unité domestique.

« Dans les manufactures, je n'ai pas rencontré de Frioulanes pendant que j'y travaillais. Peut-être quelques-unes. Mais la majorité des Frioulanes que j'ai connues et qui travaillaient le faisaient un peu au début et ensuite arrivaient les enfants. Moi, j'ai eu la chance alors de trouver un emploi à la maison. Mais la plupart n'ont pas travaillé beaucoup. Les hommes, oui, mais les femmes, non. Sauf chez les Méridionaux, car eux avaient la tante ou la grand-mère qui gardait les enfants. » (Madame D.)

Toutefois, les pratiques de travail des immigrantes frioulanes assouplissent ce discours, car presque toutes occupèrent un emploi à l'extérieur du foyer,[19] l'une comme vendeuse dans une épicerie italienne, puis comme bonne dans une famille anglophone aisée ; une autre, arrivée plus jeune et dotée d'une certaine scolarité, fut employée de banque ; trois autres travaillèrent dans des manufactures de vêtements, etc. Quant à l'hébergement de pensionnaires, que plusieurs auteurs ont considéré comme une solution de compromis permettant à la femme de recevoir un revenu sans pour cela devoir quitter le foyer et la garde des enfants,[20] les Frioulans interviewés ne semblent pas l'avoir perçu ainsi. On indiquait plutôt les désavantages que cela comportait pour l'indépendance de la famille nucléaire.

« Aujourd'hui, les familles, avec les années, ont plus de possibilités pour se débrouiller. Mais, à l'époque, elles se sacrifiaient, car garder des étrangers à la maison, ce n'est pas toujours... ça ne favorise pas l'intimité de la famille, c'est un sacrifice. Mais, pour faire de l'argent, ils le faisaient et beaucoup, beaucoup de gens étaient en pension. » (B.)

---

19. Il est clair qu'ici, comme à d'autres endroits, des chiffres manquent pour se faire une idée exacte de ce qui s'est effectivement passé. Néanmoins, les entrevues ont suggéré fortement ce que j'avance dans ces pages, en particulier lorsque je demandais à l'informateur de me parler de la situation du travail féminin chez les Frioulans qu'il connaissait. L'utilisation en parallèle d'une enquête par questionnaire et de l'approche biographique serait nécessaire. C'est à la réalisation de ce type de recherche que je travaille actuellement.

20. Voir, entre autres : YANS-MCLAUGHLIN (1977 : 158-159).

Parallèlement à l'instabilité de l'emploi, les vingt années de cette première période furent aussi celles d'une relative instabilité du logement et celle où l'utilisation de la pension et de la corésidence fut la plus fréquente. Si les Frioulans hésitaient à prendre des pensionnaires chez eux, les immigrants à peine arrivés du Frioul n'hésitaient pas à faire usage de ce service assez répandu dans la communauté italienne. La pension, qui était le choix de logement des célibataires ou des hommes seuls ayant laissé momentanément leur épouse en Italie, ne constituait pas une solution strictement économique. En plus d'assumer la reproduction matérielle (nourriture, nettoyage, etc.) des nouveaux arrivés soumis aux longues heures de travail souvent harassantes, elle permettait aussi la reproduction affective de l'immigrant, jouant le rôle d'une véritable famille. Aussi, cette fonction de la pension rendait souhaitable, sinon un lien de parenté ou d'amitié entre le pensionnaire et la famille d'accueil, du moins une proximité culturelle. Les entrevues montrent en effet que, lorsqu'il n'y avait pas de parents ou d'amis pour les héberger, les Frioulans s'efforçaient au moins de trouver, soit des pensions frioulanes, qui du reste étaient très rares, soit une pension dont les propriétaires étaient originaires du Nord de l'Italie. Les avantages de cette proximité culturelle s'exprimaient souvent par les termes de « mentalité semblable » et référaient aussi à des aspects plus concrets, tels que le partage d'une même langue (le Frioulan) ou d'habitudes alimentaires identiques. Voici ce qu'en dit un informateur, après ce qu'il a qualifié de mauvaise expérience dans une pension dont les propriétaires étaient des Méridionaux :

> « J'ai rencontré un ami. Il était allé en pension après quinze jours et m'a demandé si je voulais aller avec lui chez ces personnes qui cherchaient des pensionnaires. Ils avaient un lit de disponible. J'ai accepté parce que j'allais avec quelqu'un que je connaissais et on m'avait dit que c'étaient de braves gens. Et, en effet, ils avaient beaucoup d'attentions. On pouvait toujours trouver quelqu'un si on avait besoin de quelque chose. Par rapport à la pension précédente, c'était une amélioration. C'était presque une famille. C'était presque comme ma propre famille. Si quelqu'un allait mal, ils cherchaient à l'aider, ils appelaient le médecin. C'est très important de ne pas être abandonné [...]. C'était des Italiens du Nord ; lui venait de la Toscane et elle de la Lombardie. On pouvait demander un menu spécial. On payait $16 ou $17. Si l'on voulait prendre un peu d'alcool, on devait payer ou se l'acheter. Les boissons n'étaient jamais comprises dans le prix de la pension [...]. On pouvait demeurer dans la maison, converser avec la famille, regarder la télévision. C'était mieux par rapport à l'autre pension. » (B.)

Quant à la corésidence, elle fut choisie, soit par les couples nouvellement réunis depuis l'arrivée de l'épouse, soit encore par les familles accueillies par des parents à leur venue à Montréal. Ici, encore plus que pour la pension, les liens de parenté ou d'amitié étaient essentiels à la cohabitation des deux familles. On habitait le plus souvent avec des frères, des sœurs ou encore avec des amis du même village. En cette période relativement difficile financièrement, les avantages économiques de la corésidence ne se limitaient pas au partage du loyer. Il y avait aussi tous les avantages relatifs à l'équipement ménager, à l'ameublement et à un certain confort familial, que seule la corésidence pouvait permettre au

tout début. C'est ce que raconte cette immigrante qui fut reçue, elle, son mari et sa fille, chez sa sœur :

> « Mon beau-frère avait des meubles. Les choses les plus nécessaires étaient à lui : la fournaise, le poêle, le réfrigérateur, les chaises, la table [...] Mon mari et mon beau-frère avaient aussi fabriqué des meubles. Nous, on n'avait qu'un lit, une armoire et on avait toujours notre bahut de voyage, parce que la chambre était petite et qu'il n'y avait pas assez de place pour autre chose. » (Madame A.)

C'est aussi durant ces vingt premières années, et toujours pour des raisons d'instabilité socio-économique liée à l'arrivée continuelle de Frioulans à Montréal, qu'il se développa une série de réseaux sociaux basés sur des liens d'amitié ou de parenté étendue. On a vu comment ces réseaux avaient incité de nombreux Frioulans à prendre la voie de l'émigration. Ils favorisèrent aussi l'entrée au Canada, non pas tant par la pratique du parrainage qui, aux dires des informateurs, n'était pas beaucoup utilisée chez les Frioulans, que par l'envoi de contrats de travail au futur immigrant. À Montréal, ces réseaux continuèrent à jouer un rôle de premier plan pour tout ce qui touchait à la recherche de travail, alors que des organismes officiels (les bureaux d'emploi, par exemple) n'étaient que très peu utilisés.

De quelle façon vous trouviez-vous un emploi?

> « C'était surtout à travers des connaissances, des amis ; un tel connaissait un tel : "Moi, je travaille dans telle compagnie, je sais qu'ils ont de l'ouvrage, veux-tu que je leur demande pour toi?" Alors, il se renseignait et c'était comme ça. Ou bien, c'était la parenté ; un tel avait un cousin qui travaillait à telle place, alors il lui disait : "Essaie de me faire entrer." [...] Mais, moi, je ne me fiais pas trop, parce que je n'avais pas de parenté ici et que les vrais amis, ça n'existe presque pas. Moi, je ne me suis jamais fié sur ça. »

Pour votre deuxième travail, qu'avez-vous fait?

> « Tout seul, tout seul, de porte à porte. J'allais voir les compagnies. Il y avait une compagnie frioulane sur la rue Saint-Laurent : De Spirit Terrazzo, qui a fait faillite par la suite. Le père, le fondateur de la compagnie, était originaire de Fanna, et je lui ai dit : "Écoute, t'aurais pas de l'ouvrage pour moi?" Il m'a dit : "Oui." Ils m'ont engagé tout de suite. J'ai travaillé cinq ans là. » (J.)

Les réseaux se révélèrent actifs aussi en tant que base sur laquelle s'établirent des pratiques de coopération et d'échange de services de toutes sortes.[21]

Y avait-il de l'entraide entre Frioulans?

> « La question est très bonne. Ils avaient cette chose de bon : ils s'aidaient beaucoup. Aujourd'hui, cela a changé parce qu'ils sont arrivés à une espèce d'autosuffisance. L'homme est fait comme ça : plus tu deviens riche, moins tu aides les autres. Plus tu es pauvre, plus il y a de la coopération, de la spontanéité. Quand tu pourrais aider encore plus, tu aides moins, c'est une chose incroyable. »

21. RAMIREZ (1981) avait montré l'importance de ces réseaux dans les débuts de la communauté italienne à Montréal. Voir aussi, pour l'utilisation de ces réseaux à Toronto dans le second après-guerre : STURINO (1978).

Quels genres de services les gens s'échangeaient-ils?

« Peindre une maison. Lorsque quelqu'un était seul, on se réunissait à plusieurs et on faisait en une journée ce qui lui aurait pris peut-être une semaine à faire. On ne se faisait pas payer. On y allait, on mangeait, buvait et on s'amusait. On se racontait des histoires, on jouait aux cartes. Parfois, c'était pour faire une pièce dans une maison. On s'aidait beaucoup. »

Est-ce que cela se faisait entre amis ou entre parents?

« Entre amis ou entre parents, cela n'avait pas d'importance. »

Y avait-il des Frioulans qui allaient à l'extérieur de la ville, cultiver des bouts de terrain?

« Oui, ils y allaient. La première chose que plusieurs ont fait, c'est de s'acheter des champs à l'extérieur. Ils cultivaient des tomates, etc. Parce qu'en appartement, en ville, ils ne pouvaient pas. Ils n'avaient pas de terrains jusqu'au moment où ils devenaient propriétaires. Mais c'est arrivé une dizaine d'années plus tard. Mais à leur arrivée ici, ils étaient presque tous en appartement. Alors, ils s'adaptaient. Ils se mettaient à plusieurs, deux ou trois, et achetaient un terrain à l'extérieur [...]. »

Est-ce que cette pratique d'acheter des terrains était généralisée?

« Pas tellement, parce qu'à un moment donné, ils sont devenus propriétaires. Alors, automatiquement, ils avaient leur petit terrain derrière la maison où ils pouvaient planter des choses. Alors, cette attitude d'acheter des terrains n'a duré que trois ou quatre ans et puis chacun s'est stabilisé économiquement et ils ont acheté la maison [...]. »

Est-ce qu'il y avait d'autres services qu'ils allaient chercher en dehors du marché?

« S'ils avaient des amis qui, par exemple, avaient une ferme, ils allaient acheter une vache, la tuaient et la divisaient entre eux. Si quelqu'un commençait sa compagnie de briques, par exemple, alors, au lieu d'acheter une maison, ils se la faisaient faire de ce contracteur. C'était une manière avec laquelle ils sauvaient quelques dollars [...]. »

Y en avait-il qui se construisaient une maison avec des amis?

« Beaucoup ; ou bien ils prenaient une vieille maison et la rénovaient avec des amis. Si c'était des gros travaux, ils s'arrangeaient pour payer l'ami en question, si le travail était trop grand [...]. Jusqu'en 1960–1962, puis ils sont devenus financièrement stables et ils sont devenus plus individualistes. » (N.)

Parallèlement à la formation de cette vie communautaire, les entrevues révèlent le développement, dans les années 1950 et au début des années 1960, d'un noyau résidentiel frioulan situé en bordure du quartier italien du Mile-End, autour de l'avenue du Parc et des rues Durocher, Jean-Talon, Ogilvy et Saint-Roch. Même s'ils étaient mêlés aux Italiens d'autres régions, les Frioulans, aux dires de nos informateurs, y formaient un noyau relativement important.

La dernière caractéristique, enfin, de cette communauté naissante, et peut-être la plus significative, fut la fondation, en 1958, d'une association proprement frioulane : la Société Fogolar Furlan de Montréal. Cet événement témoigne de la naissance d'une identité frioulane à l'époque. Alors qu'au tout début des années cinquante, les Frioulans participaient aux activités d'une association vénitienne (la Famiglia Veneta), l'accroissement de la population frioulane à l'intérieur de cette organisation fit naître le besoin d'une association strictement frioulane, d'autant plus que la Famiglia Veneta, fondée avant la guerre, ne répondait plus aux besoins des nouveaux venus.

« Quand je suis arrivé ici, j'ai entendu parler des fêtes de la Famiglia Veneta et j'y suis allé. J'ai fait partie de la Famiglia Veneta avec d'autres amis. Et, nous, on a commencé à dire nos idées, à demander aux dirigeants de nous donner plus de responsabilités pour faire autre chose que des bals. [...] Il y avait des bals mais c'était un peu ennuyeux, à la longue. Ils voulaient prendre des orchestres et prendre des salles plus grandes. On avait pris une salle immense. Ils nous prenaient pour des fous mais il est venu près de mille personnes. Mais il y avait un problème entre les nouvelles idées des nouveaux venus comme nous et les idées des plus vieux à qui ça ne plaisait pas [...]. Ces vieux c'était des Italiens du Nord ou des Frioulans qui étaient arrivés avant la guerre et qui dirigeaient la Famiglia Veneta. Eux, ils ne voulaient pas que ça bouge. Sachant que l'organisme Friuli nel Mondo nous aiderait à fonder une association, on s'est dit : Pourquoi ne pas fonder un Fogolar Furlan et faire nos bals à notre manière sans se disputer avec eux ? En 1958 on a décidé de le fonder. [...] Les premiers temps après la fondation, il y avait tellement d'enthousiasme que ça faisait peur, c'était pas croyable. Ça a duré deux ans. J'ai travaillé comme secrétaire et je courais tout le temps avec toutes les difficultés de langue, etc. » (N.)

Les activités de l'association, depuis sa fondation jusqu'à la fin des années soixante, se bornèrent surtout à satisfaire les besoins de rencontre et d'entraide d'une communauté toujours nourrie du courant migratoire. Celui-ci cessant progressivement, les pratiques immigrantes se transformèrent peu à peu. C'est que déjà la préoccupation majeure de l'immigrant prenait de plus en plus d'importance : assurer la mobilité socio-économique de sa propre famille devenait l'élément principal expliquant les stratégies qui allaient suivre, favorisées par la formation continuelle de nouvelles familles, la croissance des familles déjà formées, la baisse du courant migratoire et l'abandon progressif d'une perspective de retour au Frioul.

B) *La stabilisation : 1965 à aujourd'hui*

Les années plus récentes se caractérisent, avant tout, par la réalisation des divers buts économiques que l'immigrant s'était fixés. La plupart des Frioulans en arrivent alors à stabiliser leur situation quant à l'emploi et au salaire. Les nombreux changements des premiers temps font place à des changements de plus en plus espacés. L'acquisition des rudiments de la langue française ou anglaise a permis à certains de trouver un emploi correspondant à leurs qualifications. Pour d'autres, il a fallu passer par l'apprentissage de techniques quelque peu différentes de celles connues en Italie.

Une des premières conséquences de cette stabilisation financière fut de mettre fin à la nécessité du travail féminin qui, du reste, devenait de plus en plus problématique à mesure que les familles grossissaient. Ainsi, le rôle de la femme au sein de la famille recommençait à primer. Et le fait est que, pour la plupart des femmes ayant occupé un emploi peu de temps après leur arrivée, le travail fut de courte durée et prit fin en général avec la naissance d'un enfant.

L'arrêt progressif du courant migratoire et la constitution de nouvelles familles mit fin aussi aux pratiques liées à la pension et à la corésidence. Le

temps passé en pension fut généralement plus court pour les hommes mariés, qui firent venir leur épouse après quelques mois ou un an, que pour les célibataires, dont le mariage pouvait être retardé, pour les plus jeunes en particulier. On trouve alors des situations de pension variant de un à six ans. La période de corésidence fut tout aussi temporaire. La fin de ce type de logement coïncidait souvent avec l'arrivée d'un enfant dans l'une des deux familles réunies. Mais ce que révèlent les entrevues, c'est la présence d'un désir puissant d'établir l'autonomie de la famille nucléaire. Les réponses des informateurs quant aux raisons les ayant amenés à prendre un logement à part trahissent par leur simplicité le fait qu'il ne pouvait pas en être autrement :

> « Quand on a quitté ma sœur, c'était pour avoir plus d'espace à nous et pour rester notre famille seule, ensemble. On pouvait, au début, épargner en habitant deux familles, mais après, on est parti parce qu'on voulait avoir notre liberté, notre famille seule. » (Madame A.)

La pension et la corésidence firent donc place à une période de location unifamiliale, marquée la plupart du temps par plusieurs changements. Si les raisons de ces changements de logement furent parfois liées au coût trop élevé du loyer ou encore, à des difficultés avec les propriétaires, les causes qui reviennent le plus souvent ont trait à la croissance de la famille. De même que l'arrivée d'un enfant avait pu signifier la fin de la corésidence, de même, l'arrivée d'un nouvel enfant forçait la famille à trouver un logement, soit plus grand, soit mieux adapté à la présence de jeunes (location d'un premier étage, cour arrière, proximité des écoles, etc.). Cette période, plus longue que celle de pension et de corésidence, prit fin elle aussi, pour la très grande majorité, par l'achat d'une propriété, qui constitue une pratique très importante de cette deuxième moitié des années soixante et de la décennie soixante-dix.

Si l'acquisition d'une propriété ne pouvait se réaliser qu'après une stabilisation financière, les entrevues montrent qu'il fallait, comme autre condition préalable, que la perspective d'un retour au Frioul soit disparue. Sur ce point, les entrevues sont très claires :

> *Aviez-vous l'intention de vous acheter une propriété dès les premières années?*
>
> « Non. »
>
> *Pourquoi?*
>
> « L'idée de revenir chez nous au Frioul [...]. Disons que si on avait décidé dès le début de rester ici vingt ans ou trente ans, on aurait pu avoir pas mal plus que ce qu'on a aujourd'hui. On aurait pu acheter une propriété à long terme. On aurait pu la payer sans trop de difficultés et l'avoir vendue ensuite. Mais l'idée de repartir, c'est un défaut de beaucoup d'immigrants. » (M.)

L'achat d'une maison prend ici une valeur de marqueur chronologique entre une stratégie socio-économique, où le séjour au Canada est perçu comme un moyen temporaire de la réaliser ailleurs, c'est-à-dire au Frioul, et une stratégie qui se réalisera pleinement dans le nouveau pays. Si le passage de l'une à l'autre s'est amorcé bien avant l'achat de la propriété, cette pratique marque bien un

saut définitif. La maison s'insère alors de double façon dans la stratégie économique de l'immigrant à Montréal: elle lui confère d'abord un statut social, hérité peut-être de l'importance accordée à la propriété dans le monde rural d'origine.[22] Les entrevues révèlent d'ailleurs ce lien de la propriété à un statut social lorsqu'on remarque que la décision de l'achat fit souvent suite à l'acquisition d'une propriété par des parents ou amis.

> « On y pensait vaguement, mais on n'avait pas d'idée précise au début. L'idée d'acheter la maison nous est venue lorsque mon beau-frère s'est acheté la sienne à Saint-Michel [...]. Alors, après dix ans de vie au Canada, on a décidé d'acheter la maison. » (Madame A.)
>
> « On était poussés par-dessus tout par nos amis qui avaient déjà acquis une propriété ici. Alors, ça nous a poussés. On a pensé que ça serait bien pour nous aussi. » (P.)

La maison s'insère aussi dans la stratégie familiale de l'immigrant. À l'instar de la question du logement ou du travail des femmes, l'achat d'une maison soulignait, pour les Frioulans interviewés, l'importance de l'indépendance de la famille nucléaire :

> « On y est resté deux ans, à Saint-Léonard. Et puis, mon rêve s'est réalisé: celui d'acheter un *bungalow* pour ma famille seulement. Pour moi, ça a toujours été important [...]. Elle était abordable financièrement pour moi et avoir ma maison, tout seul, c'était important. » (H.)

Les répercussions de cette stratégie à caractère familial sur la vie sociale de la communauté furent importantes. La stabilité économique et l'indépendance de plus en plus marquée de la famille nucléaire vinrent « refroidir » les relations qui avaient constitué et nourri les réseaux d'amis. Nous avons vu un interviewé signaler une baisse des pratiques de coopération au début des années soixante ; cela revenait dans d'autres témoignages, où l'indépendance était conçue comme allant de soi :

> *Donniez-vous des rôles précis à d'autres parents?*
>
> « Au début, ils nous ont aidés pour chercher du travail, pour nous héberger au début, pour aider mon mari à trouver du travail. Mais pas plus que ça. Parce qu'après, on s'est débrouillé seul. Pendant le temps qu'on a habité ensemble [elle et sa sœur], pour commencer, lorsqu'on allait faire les achats, ils nous indiquaient ce qu'il fallait acheter, pour les meubles aussi. Mais pas plus que ça. » (Madame A.)

Simultanément, ce qui n'avait été qu'un embryon de quartier frioulan disparut progressivement vers 1965, alors que chaque famille se dispersait vers les quartiers plus neufs des banlieues. On voit alors se constituer une vie familiale autonome avec ses rôles bien tranchés à l'intérieur du couple: la femme demeurant au foyer pour s'occuper des enfants et des multiples fonctions de reproduction, le mari fournissant par son travail le revenu principal de l'unité familiale.

---

22. Voir à ce sujet : BARTON (1975 : 104) et YANS-MCLAUGHLIN (1977 : 177).

La fin des années soixante et les années soixante-dix constituent donc la période où, peu à peu, la mobilité socio-économique des immigrants frioulans se complète dans la mesure définie par les qualifications et leur position de classe: une fois acquis un emploi stable, un bon salaire, une maison, on ne pouvait demander beaucoup plus. Cependant, les enfants vieillissaient et il s'effectua alors un transfert sur ceux-ci de l'aspiration à la mobilité. Cela se traduisit par un encouragement généralisé aux études et, particulièrement, aux études universitaires. Contrairement à ce que nous rapporte la littérature sur les Italiens immigrés en Amérique au début du siècle, en aucun cas la famille frioulane à Montréal ne s'est définie en tant qu'unité de production où chaque membre doit contribuer au revenu familial.[23] Cette conception de la famille, qui avait eu cours au Frioul du temps où les immigrants interviewés habitaient avec leurs parents, avait été abandonnée à Montréal. Aussi, les enfants ne furent jamais poussés à chercher un emploi, exception faite d'un emploi d'été. Évidemment, les conditions économiques relativement favorables du second après-guerre ne peuvent se comparer à celles du début du siècle et expliquent en grande partie la facilité avec laquelle les enfants ont pu prolonger leurs études. STURINO (1978: 229) avait observé d'ailleurs une attitude semblable chez le groupe calabrais arrivé à Toronto après 1945. Mais, contrairement à ses observations pour ce groupe, l'investissement des Frioulans dans les études de leurs enfants d'abord semblait tenir moins compte des différences sexuelles, les filles étant tout autant encouragées que les garçons.[24] En outre, l'investissement dans les études ne visait pas l'amélioration de la situation matérielle des familles immigrantes, mais tout simplement l'avenir de l'enfant et de sa future famille. Ce que les parents obtenaient, par contre, à travers ce transfert de mobilité, c'était un certain statut que l'on pourrait qualifier de symbolique.

> « Ce que l'immigrant a tendance à faire, c'est ceci: c'est que n'ayant pas eu la chance d'étudier, ou ayant été toujours soumis ou s'être senti soumis ou inférieur... [...]. En Italie, lorsqu'on était jeune, le Frioulan et l'Italien en général a toujours été un ouvrier manuel. Même s'il a un métier, il n'a jamais été dans la classe dirigeante ou intellectuelle, ou professionnelle. Parce qu'il lui manquait les possibilités. De fait, dans les villages, il y en avait trois ou quatre qui allaient étudier pour devenir géomètre, médecin, etc. C'était ceux qui avaient le plus de possibilités financières. Les autres, rien. Alors qu'ici, c'est beaucoup plus facile d'étudier pour un fils d'immigrant parce qu'il a la possibilité d'avoir l'argent. Alors, pour l'immigrant, c'est presque une revanche contre le monde que de pouvoir voir son fils devenir avocat, médecin, etc. Il avait une certaine envie, il était envieux de celui qui avait étudié [...]. C'est quelque chose d'important de voir son fils recevoir un diplôme, de voir son fils faire ce qu'il n'a pas pu faire lui-même. » (B.)

Ce transfert des aspirations immigrantes sur les enfants ne se fit pas sans entraîner des conflits de valeurs entre les deux générations. Tout occupés qu'ils

---

23. Voir, entre autres: YANS-MCLAUGHLIN (1977: 47, 159).

24. Il est certain que cela devrait être vérifié plus à fond, au moyen de chiffres entre autres.

étaient à réaliser leurs buts essentiellement économiques, les parents conservèrent bon nombre de valeurs de leur jeunesse. Les jeunes, de leur côté, sous l'effet de la fréquentation des milieux québécois, amorcèrent une rupture avec l'éducation familiale. Mais ce conflit de générations ne se réduit pas au choc entre deux cultures, entre le traditionnel et le moderne.[25] Le processus est dynamique et les conflits de générations, particulièrement aigus en milieu immigrant, renvoient à une contradiction dans la démarche même de l'immigrant. Les reproches que faisaient les interviewés à l'égard des changements de valeurs qui avaient eu cours au Frioul après la guerre nous donnent un premier indice de ce phénomène. Ce que l'on reproche aux amis et parents demeurés là-bas, c'est en définitive d'avoir adopté les modèles culturels urbains, qui partout, tant en Amérique qu'en Europe, en sont venus à dominer les modèles traditionnels existant dans les campagnes, grâce, entre autres, à la diffusion des médias et à la modification des habitudes de consommation. Or, la démarche de l'immigrant frioulan, on l'a vu, s'inscrit dans ce même processus. Si lui-même a pu, tant bien que mal, réaliser ses objectifs économiques en conservant une bonne partie de ses valeurs et représentations traditionnelles, il ne pouvait en être ainsi de ses enfants. Certains témoignages reconnaissent cette contradiction :

Voyez-vous des différences entre les parents et la deuxième génération?

« Si on compare les enfants aux parents immigrants, oui. Il y a beaucoup de différence. Mais lorsqu'on regarde autour, on dit : Bien, ils sont comme les autres enfants, qu'est-ce que tu veux? Il n'y a rien de spécial.

« Comme je l'ai dit, il y a un changement radical. Parce que nous, là-bas, on travaillait seulement pour manger tandis qu'ici, on a plus de possibilités, pour nous et aussi pour nos enfants. Donc, on ne peut pas prétendre garder nos enfants comme nos parents nous gardaient. Parce que désormais, le progrès, si on veut l'appeler ainsi, est beaucoup plus rapide. Aujourd'hui, en dix ans, on fait ce qu'autrefois on faisait en deux cents ans. Aujourd'hui, un couple, moindrement qu'il a les possibilités, il change de mobilier à chaque cinq ou six ans. Il change le réfrigérateur, le poêle. Il change tout, tandis que nos grands-parents, le mobilier, ils se le passaient de génération en génération, c'était toujours le même. C'est juste pour dire comment cela a changé. Alors, il est difficile de dire comment on trouve nos enfants. On ne peut pas comparer comment nos enfants agissent avec nous et comment nous agissions avec nos parents. Tout a changé. Nous, on travaillait seulement pour manger. On n'avait pas d'argent. » (B.)

En partie à cause de la remise en question des valeurs traditionnelles par la deuxième génération, en partie à cause de l'arrêt du courant migratoire et, donc, de la transformation progressive des besoins de la communauté, la fin des années soixante et le début des années soixante-dix ont été marqués par un changement d'orientation de l'association frioulane à Montréal. Pour faire face à ces transformations dans la communauté et à la baisse de participation, étant

25. Pour une présentation critique de l'approche structuro-fonctionnelle en matière d'ethnicité, je réfère le lecteur à BERNIER *et al.* (1978) ; voir aussi ma critique du travail de DUCE (1977) sur les Italiens de Montréal : PERESSINI (1983 : 19-25).

donné l'absence de sang neuf dans l'organisation, les dirigeants du Fogolar Furlan s'efforcèrent de mettre en valeur les aspects culturels et traditionnels frioulans à l'aide d'expositions, d'invitations faites à des groupes de danseurs folkloriques et à des poètes frioulans, en organisant des conférences culturelles, etc. Les entrevues montrent cependant que ces tentatives n'ont pas eu le succès escompté. Le principal problème de l'association, dans cette période, fut la baisse de la participation et le manque d'intérêt des Frioulans. Si l'enquête menée en 1982 par le Fogolar Furlan montre le net désengagement auquel l'association doit faire face aujourd'hui,[26] les interviewés relient bien ce problème aux transformations dans les pratiques du groupe.

> « Je crois que ça a évolué et ça, c'est la faute aux parents. Ils n'ont pas sensibilisé les enfants. Eux-mêmes avaient peu envie de participer au Fogolar Furlan, alors tu peux imaginer les enfants. Mais là-dedans entraient plein de facteurs, même financiers. Le budget, à l'époque, était en général restreint, sans grosses dépenses. Puis, ils ont tendance à se retirer lorsqu'ils ont cette fameuse maison. Alors, là, tu ne les bouges plus de là. Parce qu'au fond, même s'ils allaient deux ou trois fois l'an aux fêtes du Fogolar Furlan, ça leur coûterait au maximum $50, mettons $100 pour l'année, pour toute la famille. C'est pas la fin du monde. Mais cette habitude de considérer cet argent qui leur avait manqué depuis longtemps, bien les 80% des Frioulans tu ne les vois pas. Et aujourd'hui ça n'a pas changé.
>
> « C'est drôle, ça me fâche. Ils étaient plein de misère à l'époque. Ils avaient, mettons $200 à la banque. Ils devaient penser à former une famille. Ils avaient un petit appartement, un petit enfant parfois et pourtant, malgré ces difficultés, ils étaient pleins d'enthousiasme et participaient. Aujourd'hui, ils ont des comptes en banque de $5 000 en moyenne et ils ne bougent pas. Ils ont la maison, les fils et les filles n'ont plus besoin de leur aide et ils ne bougent pas. Parce que, durant tout ce temps, ils se sont tellement isolés qu'ils ne voient plus rien à l'extérieur. » (N.)

Ce manque de participation sociale des Frioulans s'est retrouvé dans la recherche, tant à travers le manque d'intérêt pour les activités des associations italiennes, le manque de connaissance des dirigeants, le peu d'attrait du quartier italien, etc. qu'au niveau de la société canadienne, où l'intérêt porté à la politique et aux activités syndicales était faible.

> « Ce n'était pas plus actif que d'autres communautés ou même que les Canadiens français ou anglais. Je crois que quand un ouvrier se trouvait un emploi et qu'on lui disait : "ici il y a un syndicat, il faut que tu y entres", eh bien, il rentrait dans le syndicat. Ça arrivait aussi que des gens travaillaient dans des places où il n'y avait pas de syndicats mais où on tentait de former un syndicat. Alors, je dirais que l'attitude des Italiens... Vous savez, l'immigrant c'est un drôle de type. D'abord, il a une expérience que les autres gens n'ont pas, c'est-à-dire qu'ils sont tous partis d'un lieu où, en général, ils avaient certaines difficultés financières. Ils sont rares ceux qui ont émigré les poches pleines, très rares. En ayant cette expérience-là, ils étaient craintifs un peu parce qu'il y avait les menaces, parce que les patrons leur disaient : "si tu te mêles du syndicat, on va te mettre dehors". [...] J'imagine que le

26. L'intention de participer (54.6%) peut paraître relativement forte. Par contre l'intention de s'engager comme membre et de participer ainsi aux assemblées générales ne l'est pas du tout : à la question : « Aimeriez-vous être membre ? », seulement 103 répondants, soit 16.9%, répondirent dans l'affirmative, alors que 473 (77.8%) répondaient que non. (MESTRONI *et al.*, 1982 : 15.)

> Frioulan et l'Italien essayaient de demeurer neutres. Assez souvent, il se trouvait assis entre deux chaises et on est mal assis entre deux chaises. Mais, en général, je crois qu'il laissait faire les autres. S'il était obligé, alors il participait. Parce que, comme je vous dit, il avait une seule chose dans sa tête : c'était travailler pour faire vivre sa famille et améliorer sa situation. Alors, il s'asseyait sur la chaise la plus appropriée pour le but qu'il avait dans la tête. » (H.)

C'est donc à la contradiction entre la stratégie familiale de l'immigrant et une participation extra-familiale (sociale, politique ou autre) qu'aboutit ma recherche. Évidemment, le tableau que j'ai tenté de peindre du processus migratoire des Frioulans arrivés au Québec dans le second après-guerre n'est qu'une ébauche, voire une hypothèse de travail pour des recherches futures.[27]

*
* *

Plus d'une fois, le groupe frioulan a semblé se différencier, dans ses pratiques et dans ses représentations, des autres groupes italiens. Qu'en est-il réellement ? Les Frioulans ont-ils vraiment fait moins usage du parrainage que les autres groupes régionaux ? Est-ce lié à une plus grande qualification professionnelle de ce groupe et, donc, à des contextes socio-économiques différents en Italie ? Est-ce que les pratiques familiales observées (le parrainage mais aussi le travail féminin, les études des enfants, etc.) ont été vraiment si différentes que ce que les Frioulans voulaient laisser entendre ? Jusqu'à quel point ces différences sont-elles liées à une structure familiale différente à l'origine ? Et cette stratégie visant l'indépendance de la famille nucléaire a-t-elle été aussi présente chez d'autres groupes ? Est-elle entrée en contradiction avec des pratiques sociales et communautaires de la même façon ? Toutes ces questions, et bien d'autres, ne peuvent être résolues qu'en amorçant des études, région par région, de l'immigration en provenance de la péninsule et qu'il faudrait cesser de qualifier, de façon simplificatrice, d'italienne. Si l'on est intéressé par les pratiques, par l'immigrant en tant qu'agent actif, par le quotidien comme source de renouveau heuristique, il faudra cesser de considérer l'Italie uniquement sous sa conception politique d'État-nation. S'il est vrai que l'Italie de l'après-guerre s'engage dans les grandes transformations qui s'amorcent alors dans la plupart des pays industrialisés (expansion de la production, nécessité pour le capital d'inventer de nouveaux produits, de créer de nouveaux marchés, etc.) avec tout ce que cela comporte d'uniformisation socio-culturelle à l'échelle nationale, il n'en reste pas moins que ce processus n'a

27. Le travail que je prépare en ce moment reprendra d'ailleurs les hypothèses et schémas soulevés par cette étude. Mais j'y ajouterai deux choses : une perspective comparative, tout d'abord, qui me permettra de comparer les pratiques et stratégies adoptées par des immigrants italiens de plusieurs régions ; une étude quantitative des trajectoires familiales et socio-professionnelles des immigrants de chaque région considérée, mais dont l'interprétation ne pourra se passer de la réalisation de nouveaux récits de vie.

jamais réussi à faire disparaître les particularités régionales héritées de nombreux siècles d'histoire. L'Italie, du fait de sa réunification assez tardive, est en cela un cas très particulier et nous suggère de parler de plusieurs Italies. C'est donc à l'histoire des immigrations italiennes au Québec qu'il faudrait dès maintenant s'engager si l'on veut parvenir un jour à une vision d'ensemble qui ne soit pas une simple généralisation réductrice d'un phénomène riche et complexe.

Mauro PERESSINI

Département d'anthropologie,
Université de Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

BARTON, J.J., *Peasants and Strangers: Italians, Rumanians and Slovacks in an American City, 1890–1950*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1975.

BERNIER, B., « L'expansion de la ville capitaliste contre la campagne », *Anthropologie et sociétés*, IV, 1, 1980 : 53–64.

BERNIER, B., M. ELBAZ et G. LAVIGNE, « Ethnicité et lutte de classes », *Anthropologie et sociétés*, II, 1, 1978 : 15–60.

BERTAUX, D., *Histoire de vie ou récits de pratiques. Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*, Paris, CORDES, 1977, (polycopié).

BERTAUX, D., « L'approche biographique : sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980 : 197–225.

BERTAUX, D. (éd.), *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences*, Londres, Sage, 1981.

BERTAUX, D. et I. BERTAUX-WIAME, « Life stories in the bakers' trade », dans : D. BERTAUX (éd.), *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences*, Londres, Sage, 1981 : 169–189.

BOURDIEU, P., *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972.

BOURDIEU, P., *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980.

BRIGGS, J.N., *Return the Immigrant to Immigration Studies: a New Appeal for an Old Approach*, University of Rochester, 1972, (polycopié).

CATANI, M., « Social-life history as ritualized oral exchange », dans : D. BERTAUX (éd.), *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences*, Londres, Sage, 1981 : 211–222.

CATANI, M. et S. MAZÉ, *Tante Suzanne*, Paris, Méridiens, 1982.

DUCE, G., *The Process of Integration of Immigrants: the Case of Italians in Montreal*, thèse de doctorat en sociologie, Université de Montréal, 1977.

FERRAROTTI, F., « Sur l'autonomie de la méthode biographique », dans : J. DUVIGNAUD (éd.), *Sociologie de la connaissance*, Paris, Payot, 1979 : 131–152.

FERRAROTTI, F., « Les biographies comme instrument analytique et interprétatif », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980 : 227-248.

FERRAROTTI, F., *Histoire et histoires de vie. La méthode biographique dans les sciences sociales*, Paris, Méridiens, 1983.

GAGNON, N., « Données autobiographiques et praxis culturelle », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980 : 291-304.

GAGNON, N., « On the analysis of life accounts », dans : D. BERTAUX (éd.), *Biography and Society. The Life History Approach in the Social Sciences*, Londres, Sage, 1981 : 47-60.

GASPARI, P., *Storia popolare della società contadina in Friuli*, Monza, Officine Grafiche Piffarerio, 1976.

GRIBAUDI, M., « Stratégies migratoires et mobilité relative entre village et ville », *Population*, XXXVII, 6, 1982 : 1159-1183.

GRINOVERO, C., *L'evoluzione dell'agricoltura friulana, monografia economico-agraria*, Udine, Del Bianco, 1966.

HARNEY, R.F., « Ambiente and social class in North American Little Italies », *Canadian Review of Studies in Nationalism*, II, 2, 1975 : 208-224.

HARNEY, R.F., *Oral Testimony and Ethnic Studies*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, 1976.

MATTIONI, P., *L'evoluzione demografica nella provincia di Udine*, Milan, Giuffrè, 1964.

MESTRONI, V., K. BOLDARIN et G. CANDERAN, *Recensement de la communauté frioulane du Québec. Sommaire*, Montréal, Société Fogolar Furlan de Montréal, 1982, (polycopié).

PARMEGGIANI, N., *Gli stadi dello sviluppo industriale nella provincia di Udine*, Udine, Del Bianco, 1966.

PERESSINI, M., *Pratiques et stratégies migratoires : le cas des Italiens originaires du Frioul*, mémoire de maîtrise en anthropologie, Université de Montréal, 1983.

PINEAU, G., *Vies des histoires de vie*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1980.

PROST, B., *Le Frioul, région d'affrontements*, Genève, Orphys, 1973.

RAMIREZ, B., « Montreal's Italians and the socioeconomy of settlement, 1900-1930 : some historical hypothesis », *Revue d'histoire urbaine*, X, 1, 1981 : 39-48.

RAMIREZ, B., « Rapports familiaux chez les Italiens du Québec », *Critère*, XXXIII, 1982 : 127-140.

RAMIREZ, B., *Les premiers Italiens de Montréal. L'origine de la Petite Italie au Québec*, Montréal, Boréal Express, 1984.

RAMIREZ, B. et M. DEL BALSO, *The Italians of Montreal, from Sojourning to Settlement, 1900-1921*, Montréal, Courant, 1980.

ROSOLI, G. (éd.), *Un secolo di emigrazione italiana, 1876-1976*, Rome, Centro Studi Emigrazione, 1978.

SARACENO, E., *Emigrazione e rientri, il Friuli-Venezia-Giulia nel secondo dopoguerra*, Udine, Il Campo, 1981.

SERENI, E., *Il capitalismo nelle campagne (1860–1900)*, Turin, Einaudi, 1980.

STURINO, F., « Family and kin cohesion among South Italian in Toronto », dans : B.B. CAROLI, R.F. HARNEY et L.F. TOMASI (éds), *The Italian Immigrant Woman in North America*, Toronto, Multicultural History Society of Ontario, 1978 : 288–311.

THOMPSON, P., *The Voice of the Past. Oral History*, Londres, Oxford University Press, 1979.

THOMPSON, P., « Des récits de vie à l'analyse du changement social », *Cahiers internationaux de sociologie*, LXIX, 1980 : 249–268.

YANS-MCLAUGHLIN, V., *Family and Community. Italian Immigrants in Buffalo, 1880–1930*, New York, Cornell University Press, 1977.